

CRÉATION JANVIER 2011

**LE MENTEUR
VOLONTAIRE**
compagnie théâtrale

**MISE EN SCÈNE
LAURENT BRETHOME**



EXTRAITS DE PRESSE

[www.lementeur volontaire.com](http://www.lementeurvolontaire.com)

La Terrasse

critique 11

BÉRÉNICE

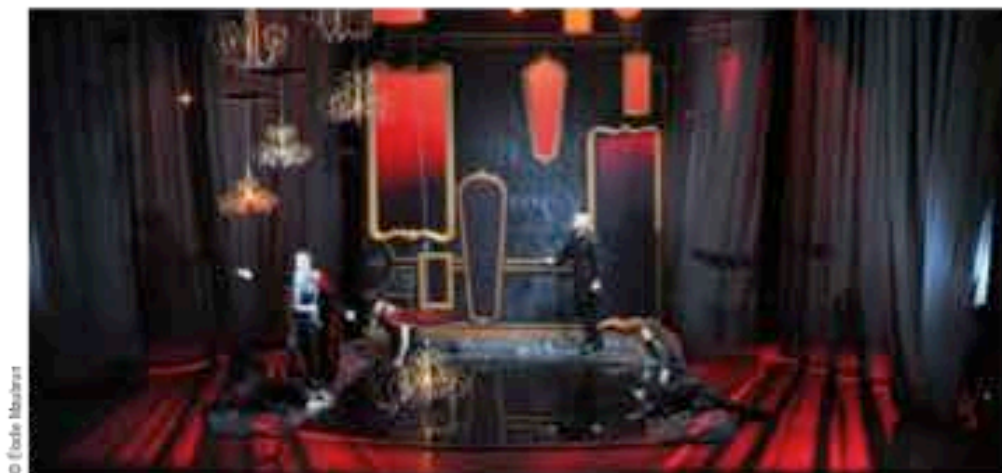
UN COUP DE FOUET POUR LA BÉRÉNICE DE LAURENT BRETHOME, OÙ AFFLEURENT LE SOUFFLE OSCUR ET LA RAGE LUMINEUSE DE LA PASSION SENSUELLE RACINIENNE.

Bérénice de Racine (1670) est un condensé d'intensité tragique – à la fois boule incandescente de feu et lourd fragment de glace –, un fondu entre passion et raison reposant sur le pouvoir du verbe et sa magnificence qu'amplifie l'alexandrin. Il y est question de séparation et de rupture exigées par la raison d'État : l'empereur romain Titus et la reine de Palestine Bérénice s'aiment. L'union est impossible, écartelée entre stratégie politique et sentiments intimes. La tragédie est sans action, si ce n'est les hésitations de Titus à choisir entre Rome et Bérénice, fantoche manipulé par Paulin qu'incarne Fabien Albanese. Bérénice balance entre espoir et désespoir, comme Antiochus (Philippe Sire), ami de Titus et amoureux malheureux de la reine, maintenu par Arsace (Thierry Jolivet, consolateur) dans le rêve d'une passion partagée. Laurent Brethome insuffle à ce joyau statique la

vie et les fluctuations du désir qui le font briller en majesté. Julie Recoing est une jeune Bérénice flamboyante, décidée, fébrile puis défaite, qui remonte à la lumière comme sauvée, depuis le gouffre intime de la blessure et de la douleur. Thomas Blanchard apporte avec délicatesse, l'ambiguïté tenace et fuyante de ce Titus insaisissable.

L'EMPEREUR, LA REINE ET ANTIOCHUS SONT DÉSIGNÉS PAR LE ROUGE ÉCLATANT ET FURIEUX

Les corps sensuels et ardents se meuvent, s'éprennent, se déprennent ou bien se jettent sur la scène. Julien Masse installe les hauteurs oppressantes d'un palais sur la pierre basse d'un bassin cerné d'ombres nocturnes. Sur les murs, une myriade d'ouvertures simulées, portes et miroirs translucides, tableaux de maîtres aux cadres dorés, désigne la puissance et les honneurs. Dans les ténèbres, un appareil de lustres d'époque se balance. L'empereur, la reine et Antiochus sont désignés par le rouge éclatant et furieux, la couleur de la passion, du théâtre et du sang, face aux lumières insuffisantes du monde tel qu'il est vécu pour l'homme de pouvoir. La représentation des arts plastiques, peintures et



© Frédéric Mazerant

Le Rouge et le Noir pour les couleurs de la passion racinienne.

sculptures, est convoquée sur le plateau avec des rappels de Rembrandt. Titus est comparable à tel puissant en majesté dans son manteau de pourpre, avec son glaive, son écu d'argent et son bras levé vers les cieux. Un peu d'humour avec l'apparition furtive du peintre qui tente de faire le portrait de Titus. L'empereur se prend sans cesse les pieds dans son manteau trop grand et trop lourd. Rutile (François Jaulin) qui fait office de chœur, traîne complaisamment sur le plateau sa dégaîne de jeune à la capuche. Des excès aussi, la longue lettre qu'écrit fébrilement à la craie Bérénice.

Or, la mise en scène rutilante d'audace réveille la tragédie de son endormissement, un appel d'air revigorant.

Véronique Hotte

Bérénice, de Racine; mise en scène de Laurent Brethome. Du 29 novembre au 10 décembre 2011. Du mardi au samedi à 20h30, jeudi à 19h30, dimanche à 16h. Théâtre Jean Arp, 22 rue Paul-Vaillant-Couturier, 92140 Clamart. Tél. 01 41 90 17 02. Spectacle vu au Nouveau Théâtre d'Angers CDN.

« Bérénice », de Jean Racine, Théâtre de la Croix-Rousse
à Lyon



Bérénice retrouvée

Laurent Bréthome est un jeune homme pressé. Avec sa toute jeune compagnie Le menteur volontaire, il a mis en scène depuis 2002, en moins de dix ans donc, une vingtaine de pièces, dont, l'an dernier, « les Souffrances de Job » de Hanoch Levin, récompensé par le prix du Public du festival Impatience au Théâtre de l'Odéon. Gageons que sa « Bérénice » recevra elle aussi les honneurs qu'elle mérite après avoir été accueillie avec ferveur par le public, notamment lycéen, qui se presse aux représentations.

Titus, général romain victorieux, aime Bérénice, reine de Palestine, qui l'a suivi, après plusieurs années de vie commune, à Rome où il doit être couronné empereur. Mais Rome réclame une reine romaine, et Titus va devoir, la mort dans l'âme, s'incliner. Cette tragédie sentimentale dont l'histoire est bien connue est tout à fait à part dans l'œuvre de Jean Racine, à la fois parce qu'elle ne se termine pas par la mort des héros, parce que ces derniers ne sont ni monstres assoiffés de sang, ni victimes de leurs ancêtres ou des dieux, et parce que *Bérénice* n'obéit pas complètement à la fameuse définition aristotélicienne d'une action censée faire ressentir au public horreur et pitié. Bérénice et Titus, ainsi qu'Antiochus, l'ami fidèle du premier, amant malheureux de la seconde, ont des sentiments élevés, obéissent à des valeurs et, la pièce en apporte la preuve, maîtrisent, même à leur cœur défendant, leur destin.

Et pourtant, il s'agit là d'une pièce emblématique de Racine, sans doute parce qu'elle contient quelques-uns des plus beaux vers de la langue française, de ceux qui peuplent votre mémoire, bien longtemps après avoir refermé le Lagarde et Michard du XXVII^e. Souvenez-vous : « Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous, Seigneur... » ou encore « Titus m'aime, je le fuis ; j'aime Titus, il me quitte... ».

Entendre Racine aujourd'hui

Le premier pari, réussi, de Laurent Brethome, justement, est de nous faire entendre Racine. Ses jeunes comédiens disent si admirablement les vers qu'on oublie un moment les alexandrins, leur côté formel, pour n'être attentif qu'à la musique de la passion. On suit cette histoire comme on lirait un roman d'aujourd'hui : pas un souffle dans la salle, captive...

Le second mérite est d'avoir fait de son héroïne, loin de la douce et douloureuse victime de la raison d'État que l'on donne à voir le plus souvent, une femme passionnée, tumultueuse, qui hurle sa colère et son refus, prête à défendre bec et ongles son amour, plus proche de Phèdre que, pour ma part, je ne l'ai jamais vue incarnée. Un véritable personnage racinien ! Et c'est sans doute ce qui rend cette *Bérénice* si moderne, si proche de nous : Laurent Brethome et, avec lui, ses comédiens, au premier rang desquels Julie Recoing, sublime dans le rôle-titre, font la part belle aux sentiments, à l'attirance et aux désirs des corps.

Enfin, la subtilité du décor de Julien Massé, baroque et contemporain, est encore à mettre au crédit de cette pièce qui n'en manque pas : à la fois respectueux de la règle du lieu unique et capable de suggérer d'autres espaces plus intimes, indéfinissables, mais où se passe l'action, grâce à d'immenses voiles qui cernent l'inévitable antichambre et l'ouvrent à la fois. ¶ **Trina Mounier** (Dimanche 27 novembre 2011)

LE PROGRÈS

www.leprogres.fr

Une Bérénice sensuelle et baroque, à l'opposé des lectures classiques.

Théâtre. Thomas Matalou et Julie Recoing incarnent le couple racinien sacrifié sur l'autel de la raison d'État.

Avec son look de rocker, sa silhouette élancée, sa voix sombre et grasse, Thomas Matalou n'a rien du héros racinien. Julie Recoing, non plus, n'a pas la raideur de l'héroïne tragique. Pourtant, ils incarnent idéalement les personnages centraux de Bérénice, une œuvre de Racine inspirée par la romance avortée entre Louis XIV et Marie Concini. Dans cette pièce, où l'amour subit le joug de la raison d'État, ils se déchirent comme des amants condamnés malgré eux, avec un mélange de sensualité et d'hystérie, de grâce et d'animalité.

Titus aime Bérénice. Bérénice adore Titus. Mais les lois de l'Empire s'opposent à cette alliance. On connaît le dénouement. Mais pour arriver là, l'un et l'autre combattront leur nature, souffriront jusqu'aux frontières de la folie. C'est en tout cas comme cela que Laurent Brethome nous les présente, deux amants faits de chair, enfermés dans un palais balayé par la brise d'une nuit d'été torride.



Titus et Bérénice se déchirent avec un mélange de sensualité et d'hystérie, de grâce et d'animalité. Elodie Maubrun

Les cuirasses, armures et drapés ont été rangés au magasin des accessoires. Les colonnades et parterres marmoréens ont laissé place à la noirceur d'un décor épuré, éclairé par des lustres baroques. Le metteur en scène surligne à la sanguine les tourments de ces personnages torturés par des sentiments contraires au devoir, à l'image d'Antiochus (excellent Philippe Sire), éternel amoureux d'une Bérénice qu'il sait à jamais inaccessible. Un travail qui a le mérite de rendre accessible le texte de Racine sans trahir les exigences de l'alexandrin ■

Antonio Mafra

Jusqu'au 26 novembre. Théâtre de la Croix-Rousse, place Joannes-Ambre,

Le Courrier de l'ouest

Jubilatoire *Bérénice* sur la scène de la Loge

Mardi et mercredi soir, les comédiens de la Compagnie du Menteur volontaire ont interprété une remarquable *Bérénice* au centre culturel de la Loge. Une occasion pour le public de se rappeler les beaux alexandrins de Racine. Des jeunes comédiens hors pair étaient conduits par un metteur en scène toujours aussi inspiré, Laurent Brethome. Un plaisir jubilatoire.

Passionnée Bérénice, submergée par le destin qui l'éloigne inextricablement de son Titus.



Le Courrier de l'ouest



Bérénice crache sa réussite à la Loge

La compagnie du Menteur volontaire brûle les planches avec son adaptation de Bérénice, le chef-d'œuvre de Racine. Un exploit.

Seule, la crainte pouvait provenir des célèbres alexandrins raciniens. Il n'en fut rien grâce au jeu. Une mise en scène portée par une prouesse d'acteurs. Non, de comédiens. Tous touchants de vérité pour cette adaptation de Bérénice, montée par un Laurent Brethome, imaginaire et inspiré. Sur la scène de la Loge, mardi et mercredi dernier à Beaupréau,

les pas sont lourds et les voix hautes et porteuses de réalité. Antiochus (Philippe Sire), l'amoureux déchu, en crache de rage son désespoir, tandis que Bérénice jouée par Julie Recoing se transcende dans la peau de cette reine amoureuse et malheureuse comme la pierre. Sous sa longue carpe de velours rouge, Titus (Thomas Blanchard) s'abandonne lui aussi entre colère et remords. Pris dans l'étau du droit romain, ils déversent, tous deux, ce texte puissant, les poussant jusqu'aux larmes sans effets spéciaux (*notre photo*).

Bluffant d'authenticité. Fougue, cris, entrelacements jusqu'à terre et baisers violents d'un amour impossible baignent cette pièce dans une atmosphère de chaos. La lumière est à la fois sobre et sombre, alliant le noir des ténèbres, le rouge du sang et la blancheur de l'éclair dans un décor fantastique et venteux, constamment en mouvement. Le public ne s'y trompe pas. Immobile et silencieux, il écoute, médusé, la réussite.

CS.